

LE JOUR, 1945
25 mai 1945

DEUX MANIERES...

La guerre avec le Japon se poursuivant, l'Angleterre enregistre sur le plan de sa politique intérieure la rupture de l'union nationale. Après l'écrasement de l'Allemagne, l'évènement n'est pas pour étonner. Si les anglais ont fait cela, c'est qu'ils estiment que le Japon est virtuellement vaincu. Tout, en effet en Angleterre est subordonné à l'intérêt général. Les Travaillistes en renonçant à la coalition des partis ont dû estimer qu'ils ne faisaient aucun tort au royaume.

En attendant des élections très prochaines, M. Churchill va refaire un Gouvernement d'attente qui, pendant quelques semaines, expédiera les affaires.

Le système politique que, sous des formes diverses et avec plus ou moins de bonheur, à peu près tout l'univers a copié, fonctionne on le voit en Angleterre, dans la guerre et dans la paix, avec une régularité parfaite. Aucune entorse aux traditions et aux usages ; aucune brèche. L'exception disparaît avec les circonstances classiques qui l'imposent. Les Anglais qui considèrent la dissolution des Communes comme un fait ordinaire, ont fait durer, en raison de la guerre, leur assemblée pendant plus de dix ans. Ils ne la garderont pas une heure de plus que le temps qu'exige rigoureusement la nécessité.

Aussitôt l'Allemagne jugulé, a commencé dans l'île une campagne électorale. Admirable conception de la vie sociale qui se manifeste, à peine le danger aboli, par une manifestation individuelle de la volonté ! Le gouvernement de soi-même est en honneur en Angleterre ; le gouvernement de l'Etat procède de celui de l'individu. Il faut une singulière maîtrise de soi et une compréhension exceptionnelle de la liberté pour qu'il en soit ainsi.

Sur le continent, réserve fait en temps normal de certains pays du nord, on ne voit rien de pareil. C'est sans doute une question de tempérament, de mentalité et de formation ; et la façon dont M. Léon Blum, retour d'Allemagne, a manifesté sa présence, ne se compare pas à l'attitude de M. Attlee faisant connaître, après une collaboration de cinq ans, qu'il estimait le moment venu de se séparer de M. Churchill.

Que constate M. Blum en arrivant ? Qu'on n'a pas suffisamment purgé la France. Il avoue, il proclame sa désillusion. Pour peu il emprunterait le langage de Thésée :
« *Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre* »... Mais la France, après la purge allemande, pouvait-elle s'attendre à cela ? Si les allemands ont épargné M. Blum, ne faut-il pas espérer que M. Blum sera moins inhumain que ses ennemis ?

Que des traîtres soient châtiés on le comprend ; mais il est maintenant question de procès de tendance. Un des plus surpris en lisant M. Blum, c'est sans doute le général de Gaulle, envers lequel M. Blum prêche l'ingratitude, cette vertu des forts...

Pendant que l'Angleterre se prépare à des élections générales qui seront ce qu'elles seront mais qui donneront aux anglais, dans l'ordre et dans la paix, le gouvernement de leur choix, M. Léon Blum dit qu'il faut encore et davantage « purger » la France. C'est pourtant un grand souvenir de l'histoire de France que « *le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans...* » Le temps de Louis XII paraît bien doux à côté des jours que nous vivons.

